



HAL
open science

Faire sens, faire science(s) : la question des caractères scientifiques des savoirs

Stéphane Cormier

► **To cite this version:**

Stéphane Cormier. Faire sens, faire science(s) : la question des caractères scientifiques des savoirs. Alliage : Culture - Science - Technique, 2024, 84. hal-04738260

HAL Id: hal-04738260

<https://hal.science/hal-04738260v1>

Submitted on 15 Oct 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial 4.0 International License

Faire sens, faire science(s) : la question des caractères scientifiques des savoirs

Stéphane Cormier,

UMR 4574 – Sciences, Philosophie, Humanités,
Université de Bordeaux,

UMR 122 – Éducation, Formation, Travail, Savoirs,
Université Toulouse Jean Jaurès

Pour savoir si quelque chose compte comme une raison en faveur d'une croyance, il existe un test simple : cette chose nous pousserait-elle toujours à accepter cette croyance en l'absence de tous les motifs qui nous conduisent à désirer que cette croyance soit vraie ? Tant que nous prenons les croyances pour des croyances et les raisons pour des raisons, nous restons en mesure de repérer le moindre signe annonçant que le temps est venu de chercher et passer au crible les raisons de croire ce que nous croyons. Cela nous permet aussi d'être moins perméable aux causes de nos croyances qui n'ont rien à voir avec des raisons [...]. L'intensité d'une croyance ne permet pas plus que ses causes de jauger les raisons en sa faveur. Nous pouvons nous accrocher à une croyance sans pour autant avoir de raisons solides, tout comme nous pouvons avoir de bonnes raisons d'accepter une croyance qui ne s'est pas encore présentée à notre esprit [...]. Néanmoins, dans la mesure où nous sommes rationnels, l'intensité de nos croyances tendra à correspondre à la solidité des raisons que nous avons en leur faveur. Et, dans la mesure où nous sommes rationnel, nous finirons par abandonner une croyance après avoir cherché en vain des raisons en sa faveur.¹

Cette citation empruntée au philosophe W.V.O. Quine, nous paraît illustrer la complexité et la richesse de la thématique du colloque « *Les sciences dans tous les sens* », à savoir de prétendre « Faire science », i.e. de « Faire sens » en de multiples significations possibles.

Autrement dit, à partir de quelles caractéristiques et selon quels critères, voire selon quelles croyances et raisons, conférons-nous ou non, le qualificatif de « science(s) » à certains types de nos connaissances, de nos pratiques épistémiques et de nos savoirs ? Plus encore, si nous faisons nôtre une conception polysémique de l'idée de « science(s) », nonobstant, il importe de comprendre qu'il est sans nul doute un réquisit commun aux caractères et aux usages plurivoques du concept de science pour qu'une connaissance, une discipline ou un savoir, puisse être qualifié en termes scientifiques. Lequel ? Sans nul doute possible, la non absence d'une réflexivité épistémologique² laquelle porte fondamentalement sur l'examen des procédures qui ordonnent et structurent la production des connaissances scientifiques à partir de concepts, de données empiriques ou non, de méthodes, de principes, de modèles ou paradigmes, de démarches heuristiques et de programmes de recherches, etc. Et ce, par-delà la controverse classique et quelque peu réductionniste entre « *Erklären* » (catégorie épistémologique) et « *Verstehen* » (catégorie psychologique),³ entre naturalismes et anti naturalismes (méthodologiques & ontologiques), entre scepticisme ontologique ou sémantique et cognitivisme qui prétendent instituer, peu ou prou, une démarcation formelle entre les sciences humaines et sociales et les sciences dites « non humaines ».

¹ Willard Van Orman Quine & Joseph S. Ullian, *La fabrication des croyances. Une introduction au raisonnement scientifique*, Florian Cova (trad.), Genève, Éditions Markus Haller, 2021, p. 35-36.

² Voir à ce sujet, Robert Boyer, *Une discipline sans réflexivité peut-elle être une science ? Épistémologie de l'économie*, Paris, Éditions de la Sorbonne, 2021.

³ Dominique Raynaud, *Sociologie fondamentale. Étude d'épistémologie*, Paris, Éditions Matériologiques, 2021, p. 8.

En effet, les sciences humaines et sociales n'ont pas toujours conscience des caractères biologiques et physiques des phénomènes humains qu'elles examinent ; d'autre part, les sciences dites de la nature n'ont pas toujours conscience de leur propre inscription historico-sociale et culturelle⁴ dans leurs développements. Plus encore, maints connaissances, disciplines et savoirs, mais aussi de nouvelles sciences à la croisée des champs disciplinaires traditionnels, outrepassent cette prétendue délimitation typologique dans nos modalités de « Faire science(s) », de possiblement « Faire sens ».⁵

Par ailleurs, les connaissances et les savoirs produits par l'ambition de scientificité, celle des sciences de la nature comme celle des sciences humaines, se déploient par-delà l'universalité et le singulier, le général et le particulier.⁶ Cette ambition tend vers une certaine conception de l'universalité et de l'intemporalité de leurs contenus, alors mêmes que les valeurs qui inspirent cette tension prennent racine dans un certain ethos individuel et social particulier, celui d'un être vivant ayant des intérêts (objectifs), ceux d'une appartenance à une civilisation valorisant les succès obtenus dans une quête des intérêts objectivés et ceux d'une appartenance à une communauté scientifique i.e. spécifique, au sein même de cette civilisation.

Les sciences et les discours scientifiques comme théories et pratiques intellectuelles posent une multiplicité d'interrogations fondamentales parmi les suivantes : qu'est-ce qui caractérise foncièrement le concept de « pensées scientifiques » ? À quels degrés de certitude, la connaissance, les savoirs et les champs disciplinaires peuvent-ils accéder étant donné les moyens dont nous disposons ? Quelle(s) sorte(s) de vérité(s) proposent-ils ?

Par-delà nos conceptions peu ou prou univoques ou plurivoques de l'idée de science(s), en définitive, le propos de notre communication cherchera à répondre aux questions suivantes : qu'est-ce que les Sciences Humaines & Sociales prétendent faire en termes de connaissances et quels types de savoirs produisent-elles ? Quels sont les modes possibles d'être des choses et des affaires humaines ? Dans quelles mesures les sciences humaines et sociales peuvent-elles ou non enrichir l'ontologie des sciences dites de la nature, à l'aune des discours et récits expérientiels dont témoigne irréfragablement la littérature ? En d'autres termes, en quels sens l'idée de « littérature(s) » et l'idée de « science(s) » peuvent-elles être à la fois convergentes, divergentes et en complémentarité. Car, nos discours et productions épistémiques, scientifiques ou non, se constituent à l'aune d'une perspective bien circonscrite, à savoir : d'une part, à une possible saisie d'une réalité qui s'apparenterait à un idéal ; d'autre part, à une rigueur normative toute discursive confrontée à l'effectivité de nos expériences.

C'est pourquoi, l'enjeu majeur de notre interrogation consistera à reconnaître le fait selon lequel l'intelligibilité des objets ou des réalités examinés, n'est que rarement circonscrite par une seule et unique discipline. Nous avons le plus souvent de réelles possibilités de convier une pluralité disciplinaire d'investigations, d'examen, d'expertises et de jugements afin de « *faire sens en faisant science et réciproquement* ». Ce constat nous conduit alors à reconnaître la puissance effective à concevoir des co-argumentations interdisciplinaires et leurs possibles,⁷ en

⁴ Morin Edgard, *Science avec conscience*, Paris, Seuil, coll. « Sciences », 2017.

⁵ Fabricio Li Vigni, *Histoire et sociologie des sciences de la complexité*, Paris, Éditions Matériologiques, 2021.

⁶ L'Universel vaut pour tous et pour tout et n'admet aucune relativité, alors que le Général se rapporte à la majorité, au contraire de l'Universel, il accepte donc des exceptions. Quant au Singulier, il désigne ce qui ne relève d'aucune comparaison possible, mais relève de l'unicité, tandis que le Particulier par opposition au Général, est ce qui est propre à quelque chose tout en admettant la comparaison, la différence ou la distinction. En ce sens, est dit Universel ce qui s'étend à tous les éléments de cet ensemble. Est dit Général ce qui s'étend à la majorité des éléments au sein d'un groupe donné. Le Général s'oppose en ce sens à l'Universel en ce qu'il autorise des exceptions. Il s'oppose d'autre part au Particulier et au Singulier en raison même de son extension (celle-ci étant variable : il y a différents degrés de généralité). En effet, le Particulier désigne ce qui, au sein d'un groupe, n'appartient qu'à quelques-uns de ces éléments ou même à un seul. Dans ce dernier cas, la Particularité s'identifie alors à la Singularité puisqu'est dit Singulier ce qui appartient à un et un seul élément d'un groupe, à un et un seul individu.

⁷ Astrid Guillaume et Lia Kurts-Wöste (dir.), *Faire sens, faire science*, London, ISTE éditions, 2020, p. 221.

modes discursifs, soit de type argumentatif (justifications raisons / validité), soit narratif (description faits / événements), soit encore interprétatif (explications causes, raisons qui font sens).

Il est sans nul doute un constat primordial à établir en matière de « faire sens » et de « faire sciences », celui de savoir d'où nous venons afin de savoir où nous pourrions aller,⁸ en vue de réfléchir la pertinence fédérative ou non des méthodologies scientifiques, à l'aune de nos investigations disciplinaires et de leurs objets et ce, afin d'objectiver au mieux, les champs de nos recherches, articulant pragmatique et sémantique, i.e. à l'idée d'une praxéologie.

La valeur d'agentivité du verbe « faire » dans l'expression « faire sens » renvoie à une réalité duale transdisciplinaire, d'une part, à un objet d'évaluation selon des procédures et des réquisits normatifs ; d'autre part, au résultat d'un choix possible lequel donne lieu à l'effectuation d'une évaluation et sa conséquente décision.⁹ La significativité de l'expression « Faire sens » en termes de compréhension, d'interprétation et de saisie, réfère ainsi à l'idée d'une teneur et d'une portée conceptuelle ainsi que leurs enjeux.¹⁰

Qu'est-ce que le sens ? Qu'est-ce que « Faire sens » ? Comment les êtres humains saisissent-ils le sens ? Comment ce sens est-il déployé et articulé dans nos existences ? Ces questions relèvent autant de la philosophie, de l'anthropologie, de la sociologie, de la littérature, et de bien d'autres domaines. Bien entendu, la question du sens implique une dimension herméneutique importante — comment devrions-nous comprendre ? — mais elle ne se satisfait pas de ce que nous pourrions nommer le caractère herméneutique positif.

La question du sens recouvre un caractère plus équivoque. Quand nous parlons, lorsque nous disons quelque chose, sommes-nous à jamais sûrs que nos interlocuteurs nous comprennent ? Le sens semble donc comprendre (dans les deux sens du terme) tant le fait de prétendre « comprendre » que la mécompréhension, les malentendus, les dénaturations, et pas uniquement au niveau propositionnel.

Dans le cours ordinaire de nos existences, nous comprenons toujours quelque chose, mais ce que nous comprenons a tendance parfois à déborder le sens voulu et le sens visé. En fait, une caractéristique centrale à la fois de la compréhension et de la mécompréhension se trouve dans une possible inadéquation, en termes de failles et d'interstices, entre le sens voulu et le sens saisi.

Le problème de l'explicitation du « sens » met aussi en exergue des différences, des distinctions, des désaccords et des oppositions. Ceci implique que nous pouvons très bien comprendre quelqu'un et rester en désaccord avec lui, à propos par exemple de ce qu'est « Faire sens » et de ce qu'est « Faire science ». Cependant, comprendre quelque chose ne suffit pas seulement pour l'approuver. En fait, il nous faut véritablement comprendre pour être vraiment en désaccord, pour comprendre et saisir les différences. Ce rapport entre désaccord et compréhension contient lui aussi un caractère équivoque.

Dès lors, au cœur même de toute compréhension, se loge un paradoxe : nous cherchons à comprendre pour être d'accord, mais c'est le fait de comprendre qui nous permet de ne pas être d'accord. Ce paradoxe recèle le problème de la pluralité de nos discours, de nos cultures, de nos valeurs, de nos manières d'organiser nos vies intellectuelles et scientifiques, mais pas seulement. Ce paradoxe constitue le nexus mêmes de nos capacités ou possibilités à « Faire sens » et à « Faire sciences », selon ce que nous prétendons connaître, savoir, comprendre, saisir, tant en matière épistémique, qu'esthétique, qu'éthique et politique.

En d'autres termes, s'il y avait une véritable unicité tant *a priori* qu'*a posteriori*, dans nos manières de « Faire sens » et de « Faire science(s) », i.e. de comprendre, de saisir le réel, de

⁸ John Goldsmith et Bernard Laks, *Aux origines des sciences humaines. Linguistique, philosophie, logique, psychologie (1840-1940)*, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 2021, p. 29.

⁹ Astrid Guillaume et Lia Kurts-Wöste (dir.), *Faire sens, faire science, op. cit.*, p. 3.

¹⁰ *Ibid.*

parler, d'expliciter, pour quelles raisons aurions-nous la nécessité de réaliser autant d'efforts pour comprendre et nous comprendre ? Plus encore, pourrions-nous véritablement « comprendre », s'il n'y avait pas une pluralité de positions possibles et de possibilités réelles qui se prêtent aux mécompréhensions ou aux incompréhensions ? En effet, toutes compréhensions de nos désaccords, toutes saisies des différences supposent que nous soyons en capacité d'être en accord sur le sens de ces désaccords.

Dans une perspective réflexive, considérer l'expression « Faire sens, faire science(s) » nous conduit à examiner principalement « *les problématiques de territorialisations académiques des savoirs* ». ¹¹ Ces dernières interrogent certains de nos présupposés, de nos préconceptions univoques de ce que serait véritablement « faire science », selon les sciences formelles et les sciences de la nature, quitte, parfois, à l'opposé à l'idée surabondante et plurivoque de « faire sens », selon les sciences humaines & sociales, la littérature ou la philosophie. De charybde en Scylla, l'excès d'uni ou de monodisciplinarité ne résorbe nullement l'excès de pluridisciplinarité, sauf à laisser en termes de possibles, les hybridations entre sciences humaines & sociales et sciences non humaines ou autres qu'humaines.

Ainsi, nous avons le devoir de considérer un aspect important à prendre en compte : celui de l'effet de saturation liés aux interrogations de définitions et de délimitations de nos disciplines et sciences, lesquelles peuvent occulter la question des origines, en laissant croire que les questionnements à propos de ce qu'est « Faire science(s) » et de ce qu'est « Faire sens » se réduisent aux seuls problèmes afférant aux champs disciplinaires et universitaires. ¹²

Autrement dit, il nous faut réfléchir à l'idée d'un objectivisme selon lequel les sciences seraient peu ou prou déterminées par leurs seules logiques internes, faisant fi des structures formelles et matérielles de leur propre discursivité. ¹³ Penser aux délimitations des territoires académiques des savoirs, c'est nous confronter non seulement à des questionnements d'ordre épistémologique, mais aussi à des interrogations d'ordre éthique et déontologique à prétendre signifier ce qu'est vouloir dire « Faire science(s) » et « Faire sens » qui puisse en retour, instituer à la fois un véritable crédit en termes d'objectivation responsable ¹⁴ et préserver les diverses modalités à « Faire sens » et les modalités spécifiques à « Faire science(s) ». Ces modalités à « Faire sens » et à « Faire science(s) » peuvent être questionnées dans leur supposée prévalence ordinale ou non des unes sur les autres, laquelle interroge autant les dimensions tant congruentes que non congruentes des espaces culturels et scientifiques de nos savoirs. ¹⁵ Comme le soulignait le philosophe des mathématiques Cavaillès, « connaître ce n'est, ni savoir en toute certitude, ni déduire sans faille, mais bien parier que certains actes réussiront [...] ». ¹⁶ Autrement dit, c'est bien la pensée en acte ou la pensée comme expérience laquelle nous conduit à « Faire science(s) » et à « Faire sens » qui fait que les réalités que nous cherchons à circonscrire aux travers de nos concepts, objets et théories se manifestent dans un processus de devenir dans lequel prennent sens nos théories scientifiques.

La science comme la littérature ne sont nullement des essences platoniciennes, mais bien des idées que nous forçons inlassablement et ceci constitue leur incessant devenir. Nous devons comprendre que nos conceptions de la littérature, de la science ou de la philosophie doivent faire l'objet de concepts ouverts, extensifs et inclusifs, envisagés non comme une fin en soi, mais plus certainement comme des moyens ¹⁷ qui puissent extraterritorialiser nos

¹¹ Franck Neveu, « Sur la philosophie des mathématiques : réflexions sur le “faire science” à partir de Cavaillès », in Astrid Guillaume et Lia Kurts-Wöste (dir.), *Faire sens, faire science*, op. cit., p. 85.

¹² Michèle Clément et Pierre Girard, *Pré-histoires de l'anthropologie*, Paris, Classiques Garnier, 2022, p. 9.

¹³ Astrid Guillaume et Lia Kurts-Wöste (dir.), *Faire sens, faire science*, op. cit., p.3.

¹⁴ *Ibid.*, p. 4.

¹⁵ *Ibid.*

¹⁶ Jean Cavaillès, *Œuvres complètes*, Paris, Hermann, 1994, p. 650.

¹⁷ Alexandre Gefen, *L'idée de littérature. De l'art pour l'art aux écritures d'intervention*, Paris, Éditions Corti, coll. « Les Essais », 2021.

ambitions à nous penser et à concevoir ce qui se rapporte ou non aux affaires humaines. Que nos définitions, nos valeurs et nos champs d'investigations en termes de « Faire sens » et de « Faire science(s) » puissent en être bouleversés et faire dissensus, cela ne doit pas nous inquiéter outre mesure, ni être un facteur nécessairement anxiogène.

Comme le rappelle Alexandre Gefen, à propos de la littérature, « [la] coprésence de système de valeurs impossibles et de critères contradictoires dans un débat global dont l'espace des débats sociaux serait la caisse de résonance mondiale [...] »¹⁸ nous invite plutôt à interroger ce que nous prétendons et ce que nous ambitionnons à qualifier sous les termes de sens et de sciences. En effet, quels modes de références particuliers ou médiums singuliers à telles ou telles réalités, devraient caractériser en toute certitude et définitivement, tant la littérature, les sciences humaines & sociales que les sciences autres qu'humaines ? Il se pourrait que ce questionnement, certes nécessaire mais non suffisant, constituât fondamentalement une illusion épistémologique d'un modèle de pureté formelle, conçu comme un idéal en lui-même qui institue rétroactivement un doute catégoriel lequel interroge les cadres de compréhension de ce qu'est « faire sens » et « faire sciences ».

Que nous soyons préoccupés par ce qu'est « Faire sens » et « Faire sciences » tant en littérature qu'ailleurs, est une excellente chose. Nonobstant, nous devons nous méfier de prendre des catégories historiques de nos conceptions et perceptions de ce que nous sommes et de nos environnements, à l'exemple de celle de littérature, de philosophie ou celle de science(s), pour des entités ou des absolus plus ou moins dotées d'une énergétique propre qui agiraient par elle-même.¹⁹ Nous devons être vigilants aux possibles extensions de nos concepts, aux mutations de nos idées, de nos théories, de nos critères et procédures, ce qui suppose de porter toute notre attention aux dynamiques et aux possibilités non dénombrables et non définies, de possiblement « faire sens » et « faire science(s) », et ce relativement à la congruence de nos formes de vie.

En guise de conclusion temporaire, par-delà nos définitions de l'épistémologie traditionnelle, compris comme le modèle *a priori* & normatif de la scientificité et l'épistémologie naturalisée, comme le modèle *a posteriori* et psychologique ou cognitif de la scientificité, cet ensemble d'interrogations et de problèmes liés aux processus de naturalisation et aux controverses du naturalisme et de l'anti naturalisme, de convergences, de divergences, voire de complémentarités qui sont à l'œuvre dans la production scientifique, viennent se confronter à la capacité des communautés de chercheurs à se rendre aveugle, parfois à leur insu et en l'absence d'un véritable paradigme de scientificité, aux avancés qui se manifestent hors de leurs champs de savoir.

Ces processus se trouvent eux-mêmes confrontés à un présupposé massif, celui de postuler une ontologie quotidienne uniforme et universelle en laquelle les théories cognitivistes viennent donner corps. C'est peut-être en se libérant du binarisme et du dualisme et des dichotomies conceptuelles qu'il nous est possible de surmonter ces querelles et de nous permettre de reconfigurer des ontologies relationnelles entre ce que nous désignons comme ce qui se rapporte à l'Humain et ce qui se rapporte aux non Humains et établir ainsi une « *écologie des relations* »²⁰ plus apaisée avec autrui et ce qui nous est autre, qu'il nous alors loisible de mettre en perspective l'ensemble des investigation à propos de ce que nous seraient prétendument l'idée de « sciences humaines ».

Toute perspective épistémologique tend à se constituer dans une tension dynamique entre le paradigme naturaliste physico-mathématico-biologique, l'histoire des sciences et une certaine conception du rationalisme dont elle cherche à établir la contemporanéité conceptuelle.

¹⁸ *Ibid.*, p. 11.

¹⁹ *Ibid.*, p. 17.

²⁰ Philippe Descola, *L'Écologie des autres. L'anthropologie et la question de la nature : conférences-débats*, Versailles, Quae, 2011.

Par ailleurs, l'unité de l'épistémologie en tant que discipline revendiquée et exige une méthodologie transdisciplinaire qui puisse maîtriser les risques que font courir le pluralisme des méthodes dites « scientifiques » et le réductionnisme et ce, malgré une spécialisation croissante et inflationniste des sciences et le polymorphisme métaphysique des épistémologies dites « régionales ». (Épistémologie générale *versus* épistémologie spécifique).

Pour ces raisons, les questions fondamentales de l'épistémologie, quoi qu'en pensent les diverses conceptions logiques, pragmatiques, relativistes, naturalistes ou antinaturalistes ne cessent de se poser au sein de l'histoire des sciences humaines ou non et de la théorie de la connaissance en général. Ces interrogations interdisciplinaires attestent que la question normative de la justification de nos savoirs et la question de la validation des procédures et des théories scientifiques, demeurent, en définitive, infiniment vivaces, jusqu'à interroger le caractère foncièrement indiscipliné de nos disciplines ayant pour objet ou non ce qui se rapporte ou pas à l'humain.

À l'instar des « *Cultural et des Sciences Studies* », l'incessant renouvellement de la production de nos savoirs, constitue ainsi un véritable bouleversement, parfois le creuset de polémiques, par leurs apports théoriques, méthodologiques et foncièrement critiques à nos traditionnelles ambitions à « Faire science », en ouvrant à une sorte d'*aggiornamento* des frontières disciplinaires et des territoires académiques qui peuvent parfois nous apparaître comme étant des formes de « contre épistémologie », relevant d'un certain processus de littérisation de l'épistémologie lequel récuse toute idée de discipline, lequel se propose de redéfinir l'épistémologie de la connaissance au moyen d'une logomachie articulée au radicalisme politique, qui cherche à produire un fondement épistémique à toute forme de relativisme militant et ce, à l'aune de références théoriques parfois hétéroclites, le tout pouvant s'apparenter à une forme de bulle spéculative en matière de connaissances et de savoirs, sous le joug parfois d'une sorte de terrorisme intellectuel.

Cette évolution peut également s'expliquer comme l'indice d'une certaine pesanteur du paradigme philosophique du *Linguistic Turn*,²¹ qui s'est répandu de manière peut être dévoyée dans nos prétentions à savoirs, réduisant la science et ses productions discursives à un certain genre de la critique littéraire lequel tend à identifier strictement tout concept, tout raisonnement à prétentions scientifiques, à des formes représentatives de la discursivité, i.e. à des constructions sociolinguistiques irréductiblement idéologiques où globalement la réalité ne serait accessible que par le truchement du langage et donc finalement réductible à une sorte de jugement de valeur. Or, si le fait d'étudier tel ou tel objet / fait peut relever d'un choix axiologique, nonobstant, que de tels jugements soient causalement responsables du choix des faits que nous décidons de décrire, ne transforme pas nos descriptions de ces faits en de purs jugements de valeurs.²²

Mais, peut-être est-ce justement là, le véritable prix à payer afin de mieux déployer nos capacités à « Faire sens » que de « Faire science(s) », moins en prétendant standardiser définitivement, nos procédures épistémiques et leurs évaluations épistémologiques, mais en portant plus, toute notre attention à nos libertés de chercheurs vis-à-vis de toutes préconisations épistémologiques en termes analytiques, descriptifs et normatifs et ce, à l'aune des caractères heuristiques de nos concepts.²³ Car, il n'y a pas, d'une part, d'un côté la littérature et ses œuvres, de l'autre, la science et ses œuvres, quelles qu'elles soient ; et d'autre part, la vie.

Nos multiples modalités de « Faire sens » nous engagent, certes, sur les voies périlleuses à « Faire science(s) », mais ces voies, nous engagent en des conduites, des démarches, des

²¹ Expression de Gustave Bergman (1906-1987), membre du Cercle de Vienne, qui voyait dans la singulière démarche tractatusienne de Wittgenstein (1889-1951) l'idée que tout véritable travail conceptuel en philosophie suppose nécessairement au préalable une analyse du langage.

²² Jean-Marie Schaeffer, *Petite écologie des études littéraires*, Paris, Éditions Thierry Marchaisse, 2011, p. 56.

²³ Dominique Raynaud, *Sociologie fondamentale. Étude d'épistémologie*, op. cit., p. 19-20.

valeurs existentielles²⁴ et des possibles qui donnent corps à la pensée humaine et sa significativité, dans des directions que nous sommes libres de considérer ou non comme légitimes, opportunes, raisonnables, valables, si ce n'est valides.²⁵

Plus encore, ces modalités de « Faire sens » afin de mieux « Faire sciences » et réciproquement, interrogent non seulement les partages disciplinaires et leurs possibles innovations et révisions, en considérant un fait plus fréquent qu'il n'y paraît, selon lequel l'institution de nos disciplines distingue le plus souvent des frontières académiques plus que scientifiques,²⁶ mais aussi nos postures respectives d'enseignants-chercheurs, en termes d'autoréflexivité, de comparatisme, d'historien et de contributeurs de nos propres sciences ou savoirs.

Dès lors, reconnaître l'effectivité de la conceptualité à « Faire sens » et à « Faire science(s) » constitue une véritable donnée incontournable de nos activités épistémiques et épistémologiques lesquelles nous rappellent combien la signification de nos mots réfèrent indéfectiblement à certains usages dans le langage²⁷ à normer et dire le vrai...²⁸

Ne l'oublions pas. Les savoirs que nous produisons, au travers de nos modalités à prétendre « Faire sens » et à prétendre « Faire science(s) », constituent une dimension patrimoniale irrécusable, et réciproquement, ces savoirs, nous affectent, nous convertissent, car nous ne sommes jamais véritablement ce que nous sommes, indépendamment de l'ensemble des formes discursives que nous concevons et par lequel nous pouvons prétendre nous saisir, nous inventer, à la fois comme produits et vecteurs, i.e. finalement comme « Faire être ».

Bibliographie

- ARCHAMBAULT DE BEAUNE, Sophie, *Qu'est-ce la préhistoire ?*, Paris, Gallimard, coll. « Folio histoire », 2016, 384 p.
- BARBEROUSSE, Annick, BONNAY, Denis et COZIC, Mickael, *Précis de philosophie des sciences*, Paris, Vuibert, 2011, 720 p.
- BERT, Jean-François et LAMY, Jérôme, *Voir les savoirs. Lieux, objets et gestes de la science*, Paris, Anamosa, 2021, 432 p.
- BLANC, Stéphane, BOUZEGHOUB, Mokrane, KNOOP Martina (dir.), *L'interdisciplinarité. Voyages au-delà des disciplines*, Paris, CNRS Éditions, 2023, 316 p.
- BLAY, Michel, *Critique de l'histoire des sciences*, Paris, CNRS Éditions, 2017, 302 p.
- BOYER, Robert, *Une discipline sans réflexivité peut-elle être une science ? Épistémologie de l'économie*, Paris, Éditions de la Sorbonne, 2021, 140 p.
- BRAILOWSKY, Yan et INGLEBERT, Hervé (dir.), *1970-2010 : les sciences de l'homme en débat*, Nanterre, Presses Universitaires Paris Ouest, 2013, 492 p.
- BORUTTI, Silvana, *Théorie et interprétation. Pour une épistémologie des sciences humaines*, Lausanne, Payot, coll. « Sciences humaines », 2001, 167 p.
- CHANGEUX, Jean-Pierre (dir.), *La vérité dans les sciences. Symposium annuel*, Paris, Odile Jacob, 2003, 240 p.
- CLEMENT, Michèle et GIRARD, Pierre (dir.), *Pré-histoires de l'anthropologie*, Paris Garnier, 2022, 238 p.
- CLERO, Jean-Pierre, *Les chemins du scepticisme en mathématiques. D'Aristote et de Sextus Empiricus aux arguments gödeliens et au fictionnalisme*, Paris, Hermann, 2021, 450 p.

²⁴ Marielle Macé, *Façon de lire, manières d'être*, Paris, Gallimard, 2011.

²⁵ Astrid Guillaume et Lia Kurts-Wöste (dir.), *Faire sens, faire sciences*, op. cit., avant-propos, p. 3.

²⁶ *Ibid.*, p. 20.

²⁷ Ludwig Wittgenstein, *Recherches philosophiques*, Paris, Gallimard, 2005, § 43.

²⁸ À ce titre voir, l'ensemble de l'œuvre du philosophe Pascal Engel.

COUTELLE, Léo, *La science au pluriel. Essai d'épistémologie pour des sciences impliquées*, Paris, Quae, 2015, 88 p.

DESCOLA, Philippe, *L'écologie des autres. L'anthropologie et la question de la nature : conférences-débats*, Versailles, Quae, 2011, 110 p.

DESVEAUX, Emmanuel, DE FORNEL, Michel, HAAG, Pascale, LEMIEUX, Cyril, REMAUD, Olivier, SCHAUB, Jean-Frédéric, THIREAU, Isabelle (éds.), *Faire des sciences sociales : Critiquer — Comparer — Généraliser*, Paris, Éditions EHESS, 2012, 3 vol., 900 p.

DROUET, Isabelle, *Causes, probabilités, inférences*, Paris, Vuibert, 2012, 154 p.

DUPUY, Jean-Pierre, *Introduction aux sciences sociales. Logique des phénomènes collectifs*, Paris, École Polytechnique & Ellipses Marketing, 1992, 295 p.

EINSTEIN, Albert, *Œuvres choisies*, J. Merleau-Ponty et F. Balibar (trad.), Paris, Seuil / CNRS éditions, tome V, « Sciences, éthique, philosophie », 1991, 256 p.

ENGEL, Pascal, *Manuel rationaliste de survie*, Paris, Agone, 2020, 312 p.

ENGEL, Pascal, *Les vices du savoir. Essai d'éthique intellectuelle*, Paris, Agone, 2019, 528 p.

FEIST, Gregory Jess, *The Psychology of Science and the Origins of the Scientific Mind*, Yale University Press, 2006, 336 p.

FEUERHAHN, Wolf, MANDRESSI, Rafael, *Les sciences de l'homme à l'âge du neurone*, Paris, Revue d'histoire des sciences humaines, n° 25, 2011, 330 p.

GARDIN, Jean-Claude, LAGRANGE, Marie-Salomé, MARTIN, J.M., MOLINO, Jean, NATALI-SMIT, Johanna (dir.), *La logique du plausible : essais d'épistémologie pratique en sciences humaines*, Paris, Maison des Sciences de l'Homme, 1998, 300 p.

GEFEN, Alexandre, *L'idée de littérature. De l'art pour l'art aux écritures d'intervention*, Paris, Éditions Corti, coll. « Les Essais », 2021, 400 p.

GERARD, Simon, *Sciences et histoire*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des histoires », 2008, 201 p.

GOLDSMITH, John et LAKS, Bernard, *Aux origines des sciences humaines. Linguistique, philosophie, logique, psychologie (1840-1940)*, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 2021, 1008 p.

GONZALES, Solange (dir.), *Épistémologie & histoire des sciences*, Paris, Vuibert / CNED, 2010, 263 p.

GUILLAUME, Astrid et KURTS-WÖSTE, Lia (dir.), *Faire sens, faire science*, London, ISTE éditions, 2020, 240 p.

HACKING, Ian, *Entre science et réalité. La construction social de quoi ?*, Paris, La découverte, 2001, 298 p.

ISRAEL-JOST, Vincent, *L'observation scientifique. Aspects philosophiques et pratiques*, Paris, Classiques Garnier, 2015, 284 p.

JABLONKA, Ivan, *L'histoire est une littérature contemporaine. Manifeste pour les sciences sociales*, Paris, Seuil, coll. « Points Histoire », 2017, 368 p.

JORION, Paul, *Comment la vérité et la réalité furent inventées*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des Sciences humaines », 2009, 400 p.

KLEIN, Étienne, *Le goût du vrai*, Paris, Gallimard, coll. « Tract », n° 17, 2020, 64 p.

KUNTLER, Raphaël (dir.), *Métaphysique et sciences*, Paris, Hermann, 2022, 488 p.

LENCLUD, Gérard, *L'universalisme ou le pari de la raison. Anthropologie, histoire, psychologie*, Paris, EHESS / Gallimard / Seuil, 2013, 352 p.

LEPELTIER, Thomas (dir.), *Histoire et philosophie des sciences*, Auxerre, Sciences Humaines Éditions, 2013, 311 p.

LI VIGNI, Fabricio, *Histoire et sociologie des sciences de la complexité*, Paris, Éditions Matériologiques, 2021, 194 p.

MACE, Marielle, *Façon de lire, manières d'être*, Paris, Gallimard, coll. « NRF Essais », 2011, 304 p.

MANONELLAS, Silvia, *La science*, Paris, Atlande, coll. « Clefs concours – Philosophie », 2020, 457 p.

MARTIN, Thierry (dir.), *Les sciences humaines sont-elles des sciences ?*, Paris, Vuibert, 2010, 192 p.

MORIN, Edgard, *Science avec conscience*, Paris, Seuil, coll. « Point Sciences », 2017, 320 p.

PESTRE, Dominique (dir.), *Histoire des sciences & des savoirs*, Paris, Seuil, 3 tomes, 2015.

PICAVET, Emmanuel, *Approches du concret. Une introduction à l'épistémologie*, Paris, Ellipses, 1995, 158 p.

POGGIOLESI, Francesca et WAGNER, Pierre (vol. 1) ; ARANA, Andrew et PANZA, Marco (vol. 2), *Précis de philosophie de la logique et des mathématiques*, Paris, Éditions de la Sorbonne, 2 vol., 2021 / 2022, 479 p et 488 p.

QUINE, Willard V. O. et ULLIAN, Joseph S., *La fabrique des croyances. Une introduction au raisonnement scientifique*, Florian Cova (trad.), Genève, Markus Haller, 2021, 273 p.

RAYNAUD, Dominique, *Sociologie fondamentale. Étude d'épistémologie*, Paris, Éditions Matériologiques, 2021, 492 p.

SCHAEFFER, Jean-Marie, *Petite écologie des études littéraires*, Paris, Éditions Thierry Marchaisse, 2011, 130 p.

SERRES, Michel (dir.), *Éléments d'histoire des sciences*, Paris, Bordas, coll. « Cultures », 1989, 575 p.

SILBERSTEIN, Marc, *Qu'est-ce que la science pour vous ?*, Paris, Éditions Matériologiques, 2 vol., 2017 / 2018, 288 p et 336 p.

SOLER, Léna, *Introduction à l'épistémologie*, Paris, Ellipses, 2019, 3^e éd., 334 p.

VARENNE, Franck, *Théorie, Réalité, Modèles. Epistémologie des théories et des modèles face au réalisme dans les sciences*, Paris, Éditions Matériologiques, 2012, 260 p.

VULTUR, Iona, *Comprendre. L'herméneutique et les sciences humaines*, Paris, Gallimard, coll. « Folio Essais », 2017, 580 p.

WALLISER, Bernard, *La distinction des savoirs*, Paris, EHESS, coll. « Enquête », 2015, 325 p.

WOLFF, Francis, *Notre humanité. D'Aristote aux neurosciences*, Paris, Fayard, 2010, 396 p.

WORMS, Marion, *Qu'est-ce qu'une théorie scientifique ?*, Paris, Vuibert, 2011, 224 p.

WRIGHT (VON), Georg Henrik, *Expliquer et comprendre*, Olivier Fontaine (trad.), Paris, Ithaque, 2017, 200 p.